



BOLIVIA LIBRE

Vincent Rocher

Brinquébalé sur des routes chaotiques, Vincent Rocher a traversé la Bolivie avec ses toiles sous le bras, bien décidé à peindre des portraits des Aymaras, des Quechuas ou des Guaranis. C'était en 2001, avant que la résistance andine ne prenne le pouvoir sur l'Altiplano.



14 novembre. Après quelques jours passés à Buenos Aires, je pars en bus à Mendoza pour y retrouver Omar, qui m'accueille avec son humble hospitalité. Omar est d'un calme olympien, son élocution est lente et discrète ; lorsqu'il parle, son visage généreux s'illumine d'un sourire qui laisse apparaître deux fossettes dans le creux de ses joues. Sa mère, Olga, porte la même expression de douceur sur le visage. Après d'interminables années d'études, Omar a choisi d'être muséologue. Son travail consiste à prospecter et collecter, pour organiser des expositions sur l'héritage culturel endémique à chaque région.

Vendredi 21 novembre, Mendoza. Aujourd'hui, c'est le déménagement d'Olga et d'Omar. Destination : la Bolivie, où Olga a laissé son autre fils. Nous avons donc emballé quelques affaires dans de vieux cartons récupérés. « Vendiciones ! » s'écrie un ami pasteur qui nous attend au départ. Nous filons à la gare routière où nous attend un bus en direction de Salta. Olga et Omar fuient un pays où la crise a fait resurgir les petits métiers comme « gareur de voiture » ou « trieur de déchets ».

Le voyage fut excessivement long, une vingtaine d'heures. J'ai vu défiler à côté de moi six compagnons de voyage. Le premier était une jeune fille plutôt branchée ! Lunettes de soleil, strass, teint bronzé, sensiblement typée andine... elle n'est pas restée longtemps car elle guettait les sièges libres pour s'y allonger. Ensuite il y a eu

un homme, la trentaine, beau gabarit, cheveux sombres mi-longs, version footballeur ! Tout ce qu'il y a de plus Argentin. Comme dirait Omar : « *Hay un dicho que dice : Argentinos, pattas cortas, culo gordo !* ». Lui non plus n'est pas resté longtemps quand il a vu que je ne parlais pas beaucoup... Il y a aussi eu Omar, qui venait « boucher » la place libre chaque fois qu'il le pouvait, se séparant ainsi un peu de sa mère... Nous sommes samedi, il est 19h30 quand nous arrivons. Le temps de décharger les bagages et de trouver un taxi afin de traverser la frontière à Agua Blancas, frontière naturelle entre l'Argentine et la Bolivie où passe le Rio Grande de Tarija.

Nous voilà en Bolivie. Après avoir suivi le cordillère des Andes jusqu'ici, nous nous dirigeons dans les vallées de la région des Yungas. Sur le chemin, des hectares de forêts brûlent sous nos yeux. Dans la pénombre, tandis que s'élèvent de gigantesques tourbillons de fumée, des tas de cendres rouges illuminent le sol noirci par les hommes. La culture sur brûlis est aussi la principale cause de destruction des forêts tropicales...

Nous allons à Tarija, retrouver le second fils d'Olga qui est évangéliste. La route est chaotique. On arrive dans la nuit à 4 heures du matin.

Dimanche 23 novembre. Alors que je rédige mon journal, le frère d'Omar, Manuel, m'explique qu'il existe plus de cinquante dialectes en Bolivie dont les plus importants sont parlés par les Aymaras, les Quechuas et les Guaranis... L'analphabétisation est de 25 % dans cette région et de 15 % dans le pays. Manuel a été missionné à Tarija pour combler ce vide éducatif. Il apprend l'espagnol aux habitants, qui conservent leurs langues et coutumes.

Me voilà à Tarija dans l'humble demeure du pasteur Manuel. Celui-ci a deux jeunes filles, et un garçon plus âgé qui vit à Santa-Cruz. Leur rythme de vie est enviable d'une certaine manière, la vie religieuse leur offre une relative sécurité et une grâce familiale appréciable. Aussi, Manuel m'a demandé une faveur dominicaine. Il veut que j'illustre sur les murs du fond de sa paroisse, deux passages de la Bible. J'ai accepté sans conditions.

27 novembre. Nous partons tôt ce matin dans la province O'conor à Entre Rios. Sur la route,